

Il était une fois Saint-Martial

Pour présenter cet ouvrage et la démarche qui a permis son édition, Jean-François Binet, l'un des fondateurs du Studio Différemment, architecte de formation, concepteur de ce précieux et original document comportant une cinquantaine de superbes dessins en quarante-huit pages, a répondu à nos questions.

Comment est né ce livre de Saint-Martial ?



Jean-François Binet : « Depuis une quinzaine d'années, Studio Différemment, basé à Paris, travaille pour les collectivités, villes, départements, régions

ou musées afin de mettre au jour et de valoriser un patrimoine.

Nous avons à la fois une approche scientifique, historique, pédagogique et ludique.

Au vu de nos nombreuses réalisations, la Ville de Limoges a souhaité cet éclairage sur l'abbaye de Saint-Martial, site fondateur de Limoges. Nous étions ravis de ce challenge ! »

Quelle en a été la genèse ?

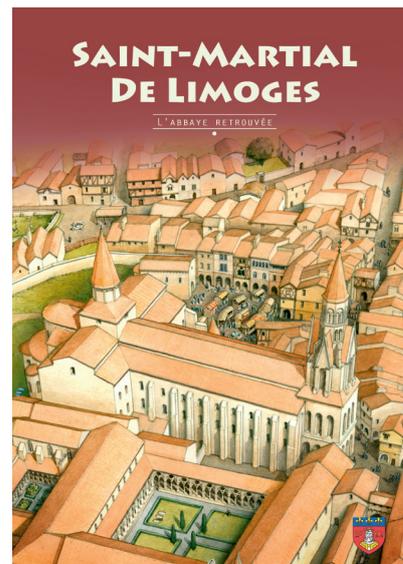
J.-F.B. : « D'abord, nous avons dévoré tout ce qui a été écrit sur ce site formidable qu'était l'abbaye, les publications historiques, les articles de presse, les résultats des travaux des fouilles archéologiques, les archives, etc.

Nous nous sommes évidemment rendus sur place et nous avons rencontré les experts de la cité. Depuis plus d'un an et demi, nous nous penchons sur ce document qui se veut un reportage historique illustré sur un site disparu de Limoges. D'ailleurs, rarement, nous n'avons été aussi loin dans nos travaux... »

Comment avez-vous reconstitué cette abbaye ?

J.-F.B. : « Il n'y a plus rien qui émerge de l'abbaye, alors, notre recherche a été très intéressante. Les textes ont été écrits par Jean de Saint-Blanquat, un spécialiste de l'histoire qui a bénéficié de belles et fructueuses contributions locales. Les dessins ont été parfois très longs à exécuter, certains pendant un mois entre le crayonné, l'extension sur le papier et l'aquarelle. Nous avons souhaité une balance entre le texte et l'image et nous avons voulu y intégrer du vivant, des gens. L'habitat de l'époque est rendu avec de remarquables dessins de bâtiments éclatés.

On est vraiment entré dans le jeu pour redonner la splendeur de cette abbaye. »



La difficulté n'a-t-elle pas été de rendre visible quelque chose qui n'existe plus ?

J.-F.B. : « Effectivement. Nos esquisses montrent ce qui n'est plus. Et le document fait table de loi. Ce que nous avons livré, c'est l'hypothèse la plus probable, notre vision de l'histoire de cette fabuleuse abbaye. Notre philosophie à Studio Différemment, c'est d'y aller, de ne pas hésiter. C'est un livre d'échanges et de rencontres. La démarche de la Ville de Limoges est un beau cadeau à l'intention des habitants. Les puristes auront même la possibilité d'avoir une version rigide, tirée à un millier d'exemplaires sur du beau papier. »

Pleins feux sur l'histoire et la légende

Le passé exceptionnel de Limoges repose *grosso modo* sur deux pieds selon le premier magistrat, l'abbaye Saint-Martial et le mouvement ouvrier ayant donné naissance à la CGT ou l'Union de Limoges, coopérative de solidarité. « *Un passé à la fois archaïque et très moderne* », s'enthousiasme Émile Roger Lombertie qui, avec ce livre de saint Martial, a voulu faire briller le mythe à partir de cette crypte, devenue très vite objet et lieu de dévotion. L'abbaye, déjà riche de sa réputation qui attirait les rois et leur cour, devint, en effet, un centre intellectuel respecté dans toute la Chrétienté, sa bibliothèque était la plus importante de l'époque, son atelier d'enluminure novateur. « *Ce passé fort donne sa base intellectuelle, ouvrière et de rayonnement à la ville* », estime l'édile. « *Je voulais réhabiliter l'esprit populaire de saint Martial, c'est notre richesse* », ajoute-t-il.

Au XI^e siècle, une abbaye est édifée à l'emplacement du tombeau de saint Martial, premier évêque de Limoges. Elle devient rapidement lieu de pèlerinage. L'abbaye, lieu fondateur de Limoges, fut un remarquable et bouillonnant centre culturel, musical, religieux, économique porté par les Bénédictins de l'abbaye.

Le livre de Saint-Martial, que vous avez reçu avec ce numéro du magazine Vivre à Limoges, nous permet de cheminer sur les sentiers de la découverte et de sentir l'importance de ce patrimoine disparu.

L'amphithéâtre d'Augustoritum

Les Lémovices de la fin du 1^{er} siècle avaient vu grand : ils construisirent au sommet de leur nouvelle capitale et au croisement des deux principales voies de leur pays le quatrième plus grand amphithéâtre de la Gaule romaine et le deuxième d'Aquitaine ... dont les vestiges sont aujourd'hui sous le Jardin d'Orsay.

Il s'appelait peut-être Romulus et il passait une partie de son temps dans sa villa au sud-est d'Augustoritum, la Limoges romaine, capitale du pays des Lémovices. Une partie seulement de son temps, car on a retrouvé en 1977 dans ce qui restait de cette villa des fragments de peintures rappelant

un spectacle que ce notable avait donné à l'amphithéâtre et qui avait dû lui coûter assez cher et être assez réussi pour qu'il en orne les murs de son salon ou son portique afin de briller devant ses invités. Sur ces murs, des spectateurs aux yeux hallucinés, en tunique avec ou sans capuche (la saison était peut-être un peu fraîche), un défilé of-

ficiel, des chasseurs aux prises avec des fauves et des cerfs, des gladiateurs, ... Bref, le programme classique d'une journée à l'amphithéâtre que l'on peut même presque dater car la longueur des tuniques des chasseurs correspond à celles qu'ils portaient en Gaule dans les années 150 de notre ère.

150, c'est à peu près l'apogée de l'empire romain, le règne de l'empereur Antonin et les notables ont alors de quoi alimenter leur popularité dans ces festivités qu'ils sont obligés de financer s'ils veulent occuper des fonctions officielles. On estime qu'à l'époque,

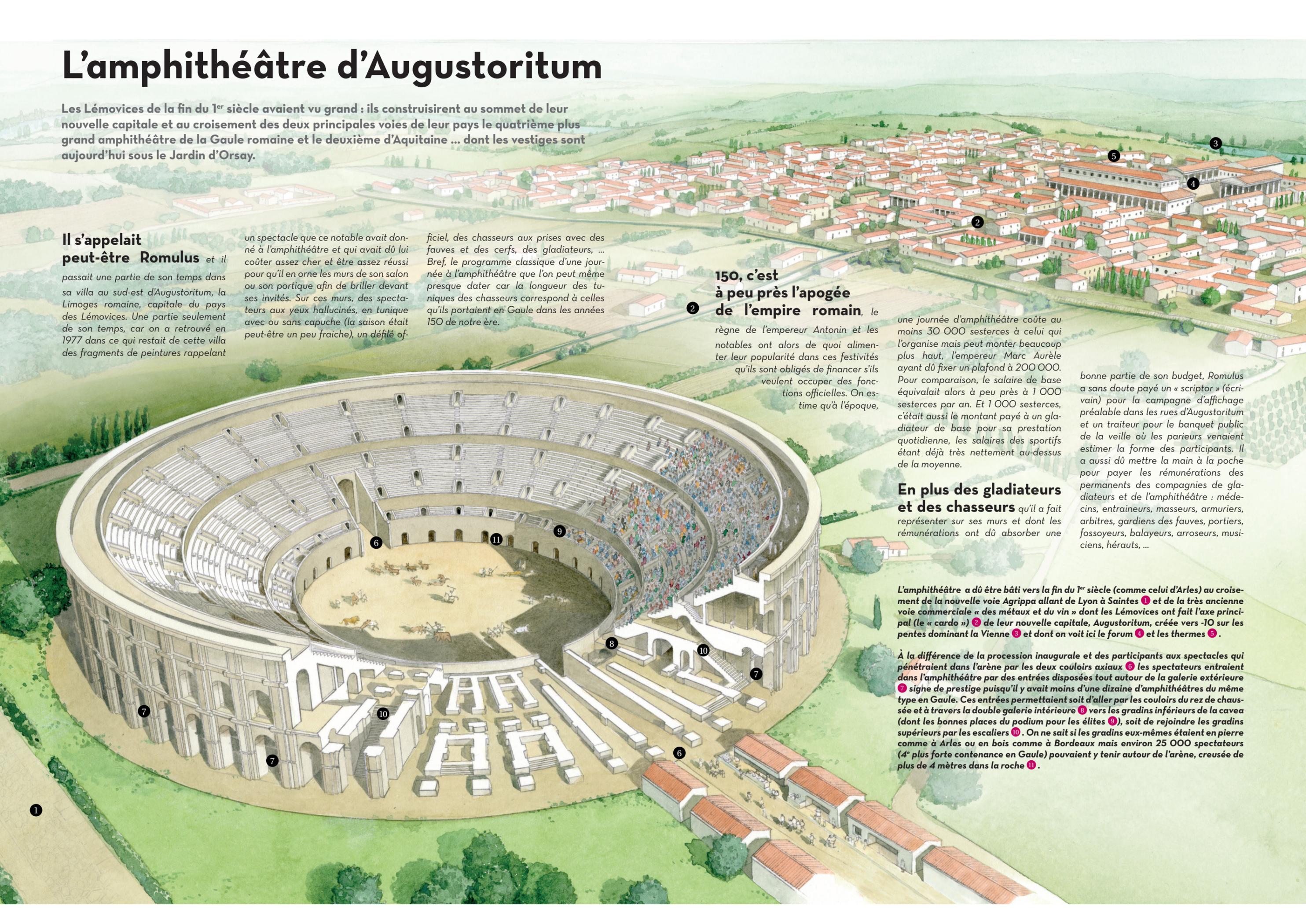
une journée d'amphithéâtre coûte au moins 30 000 sesterces à celui qui l'organise mais peut monter beaucoup plus haut, l'empereur Marc Aurèle ayant dû fixer un plafond à 200 000. Pour comparaison, le salaire de base équivalait alors à peu près à 1 000 sesterces par an. Et 1 000 sesterces, c'était aussi le montant payé à un gladiateur de base pour sa prestation quotidienne, les salaires des sportifs étant déjà très nettement au-dessus de la moyenne.

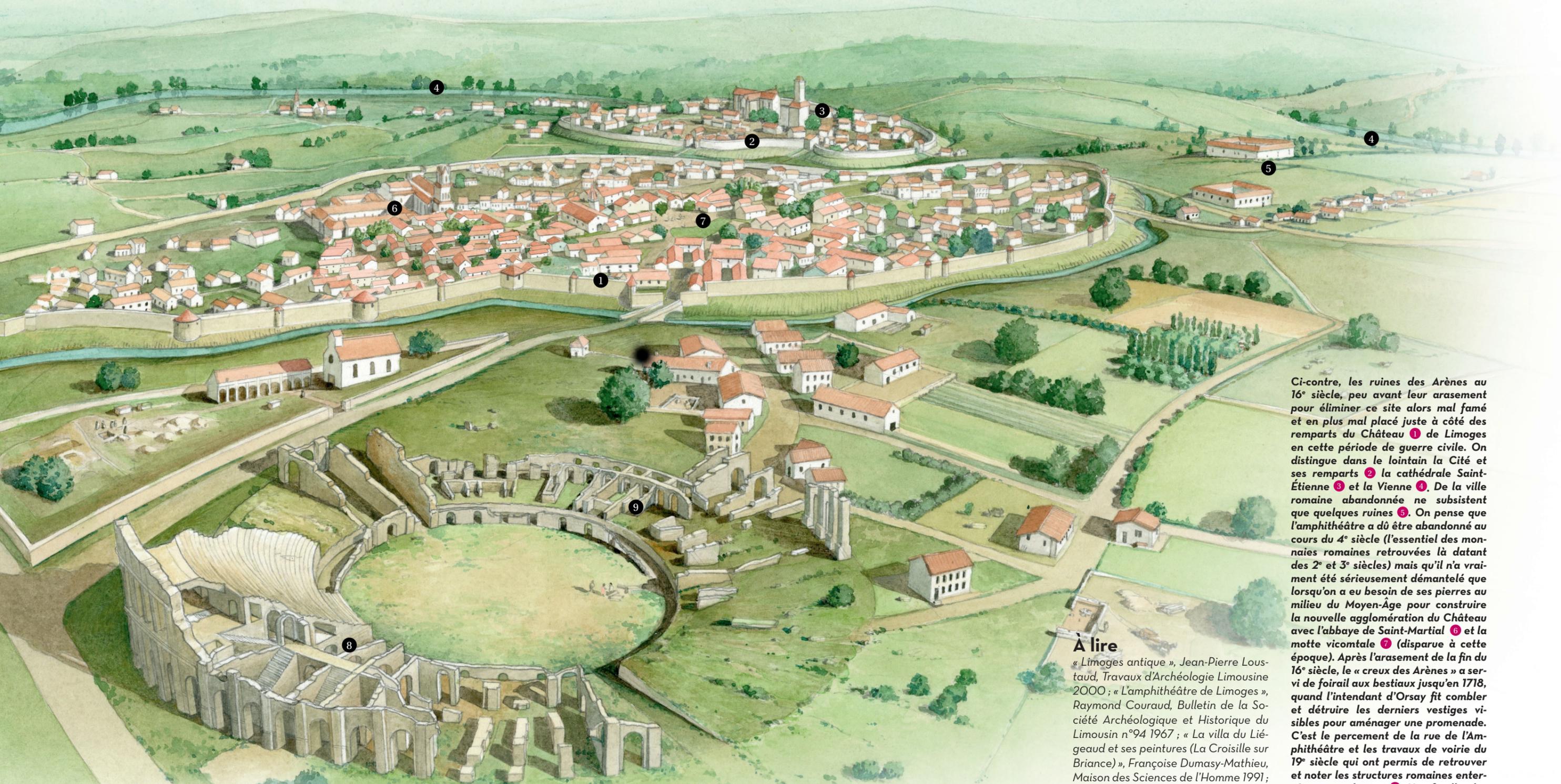
En plus des gladiateurs et des chasseurs qu'il a fait représenter sur ses murs et dont les rémunérations ont dû absorber une

bonne partie de son budget, Romulus a sans doute payé un « scriptor » (écrivain) pour la campagne d'affichage préalable dans les rues d'Augustoritum et un traiteur pour le banquet public de la veille où les parieurs venaient estimer la forme des participants. Il a aussi dû mettre la main à la poche pour payer les rémunérations des permanents des compagnies de gladiateurs et de l'amphithéâtre : médecins, entraîneurs, masseurs, armuriers, arbitres, gardiens des fauves, portiers, fossoyeurs, balayeurs, arroseurs, musiciens, hérauts, ...

L'amphithéâtre a dû être bâti vers la fin du 1^{er} siècle (comme celui d'Arles) au croisement de la nouvelle voie Agrippa allant de Lyon à Saintes ① et de la très ancienne voie commerciale « des métaux et du vin » dont les Lémovices ont fait l'axe principal (le « cardo ») ② de leur nouvelle capitale, Augustoritum, créée vers -10 sur les pentes dominant la Vienne ③ et dont on voit ici le forum ④ et les thermes ⑤.

À la différence de la procession inaugurale et des participants aux spectacles qui pénétraient dans l'arène par les deux couloirs axiaux ⑥ les spectateurs entraient dans l'amphithéâtre par des entrées disposées tout autour de la galerie extérieure ⑦ signe de prestige puisqu'il y avait moins d'une dizaine d'amphithéâtres du même type en Gaule. Ces entrées permettaient soit d'aller par les couloirs du rez de chaussée et à travers la double galerie intérieure ⑧ vers les gradins inférieurs de la cavea (dont les bonnes places du podium pour les élites ⑨), soit de rejoindre les gradins supérieurs par les escaliers ⑩. On ne sait si les gradins eux-mêmes étaient en pierre comme à Arles ou en bois comme à Bordeaux mais environ 25 000 spectateurs (4^e plus forte contenance en Gaule) pouvaient y tenir autour de l'arène, creusée de plus de 4 mètres dans la roche ⑪.





Le matin du grand jour,

Romulus a mené la procession inaugurale, elle aussi représentée sur les murs de sa villa avec un enfant dont on peut imaginer qu'il s'agit de son fils, assis ensuite au premier rang au côté de son père avec les principaux notables de la cité tout au long de la journée. Après

les cérémonies d'ouverture, l'enfant a dû vibrer aux « venationes » de la matinée, des scènes de chasse reconstituées avec combats entre animaux enchaînés ou entre hommes et animaux. Lors de la pause casse-croûte de midi,

on peut espérer que l'enfant a pu sortir durant les exécutions à grand spectacle de condamnés de droit commun organisées ordinairement à ce moment dans les arènes avant de revenir

pour le clou du spectacle, les combats de gladiateurs de l'après-midi. Selon les murs de la villa de Romulus, il y eut en tout cas deux combattants à cheval dont l'un dut prendre ensuite la fuite à pied, une lance encore plantée dans le flanc, après avoir enjambé un gladiateur mort ...

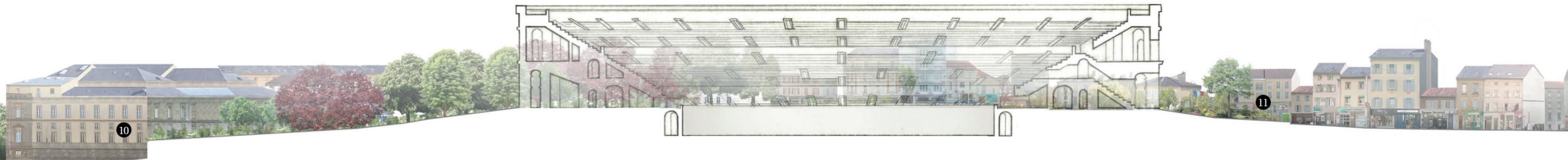
À lire

« Limoges antique », Jean-Pierre Loustaud, Travaux d'Archéologie Limousine 2000 ; « L'amphithéâtre de Limoges », Raymond Couraud, Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin n°94 1967 ; « La villa du Liégeaud et ses peintures (La Croisille sur Briance) », Françoise Dumasy-Mathieu, Maison des Sciences de l'Homme 1991 ; « Amphithéâtres et gladiateurs », Jean-Claude Golvin et Christian Landes, Presses du CNRS 1990.

Réalisation : Studio Différemment
Illustrations : Marine Delouvrier, Jean-François Péneau.
Texte : Jean de Saint Blanquat.

Ci-contre, les ruines des Arènes au 16^e siècle, peu avant leur arasement pour éliminer ce site alors mal famé et en plus mal placé juste à côté des remparts du Château 1 de Limoges en cette période de guerre civile. On distingue dans le lointain la Cité et ses remparts 2 la cathédrale Saint-Étienne 3 et la Vienne 4. De la ville romaine abandonnée ne subsistent que quelques ruines 5. On pense que l'amphithéâtre a dû être abandonné au cours du 4^e siècle (l'essentiel des monnaies romaines retrouvées là datent des 2^e et 3^e siècles) mais qu'il n'a vraiment été sérieusement démantelé que lorsqu'on a eu besoin de ses pierres au milieu du Moyen-Âge pour construire la nouvelle agglomération du Château avec l'abbaye de Saint-Martial 6 et la motte vicomtale 7 (disparue à cette époque). Après l'arasement de la fin du 16^e siècle, le « creux des Arènes » a servi de foirail aux bestiaux jusqu'en 1718, quand l'intendant d'Orsay fit combler et détruire les derniers vestiges visibles pour aménager une promenade. C'est le percement de la rue de l'Amphithéâtre et les travaux de voirie du 19^e siècle qui ont permis de retrouver et noter les structures romaines enterrées au nord-ouest 8. Une fouille plus complète en 1967, celle au sud-est 9 qui restera découverte dans le Jardin d'Orsay jusqu'en 1998.

Ci-dessous, l'amphithéâtre et ses 137 mètres de grand axe reconstitué en réalité augmentée, sur le site actuel avec, en arrière plan, la Cour d'appel de Limoges 10 et la rue des Arènes 11.



Le vicomte et sa motte

C'est une vaste place, ce fut une « motte vicomtale » entre les 10^e et 16^e siècles. Motte car une tour fortifiée surmontait un talus. Vicomtale car elle était la résidence limougeaude du vicomte, l'un des maîtres de la ville au milieu du Moyen Âge, qui finit, comme sa tour, par laisser la place aux habitants.

Lorsqu'il fallut creuser un parking souterrain sous la place de la Motte



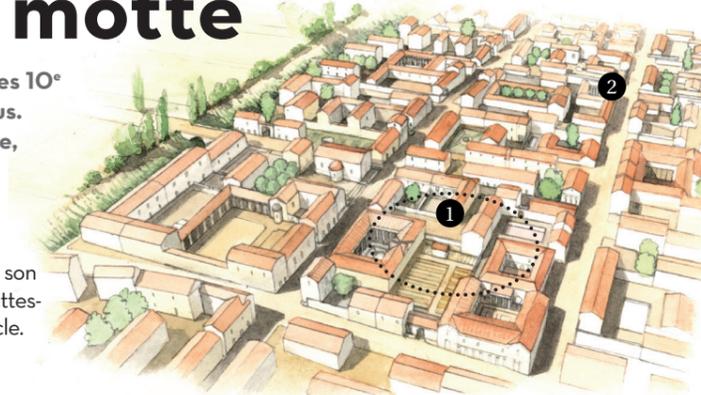
au milieu des années 1990, on trouva, comme on s'y attendait, des restes d'immeubles antiques puisque le site bordait deux grandes rues d'Augustoritum, la Limoges romaine. Mais ce qu'on s'attendait moins à trouver, ce furent « les vestiges de deux murs perpendiculaires » dans un « mode de construction caractéristique du très haut Moyen Âge ».

Des murs que l'on peut dater de la période carolingienne et qui devaient appartenir à un bâtiment prestigieux puisqu'on suppose qu'il semble avoir été entouré de colonnes. Bref, le chaînon manquant idéal entre l'habitat romain et la motte castrale dont notre place garde le nom

(ainsi que l'image sur son trompe l'œil) et qui est attestée ici à partir du 10^e siècle.

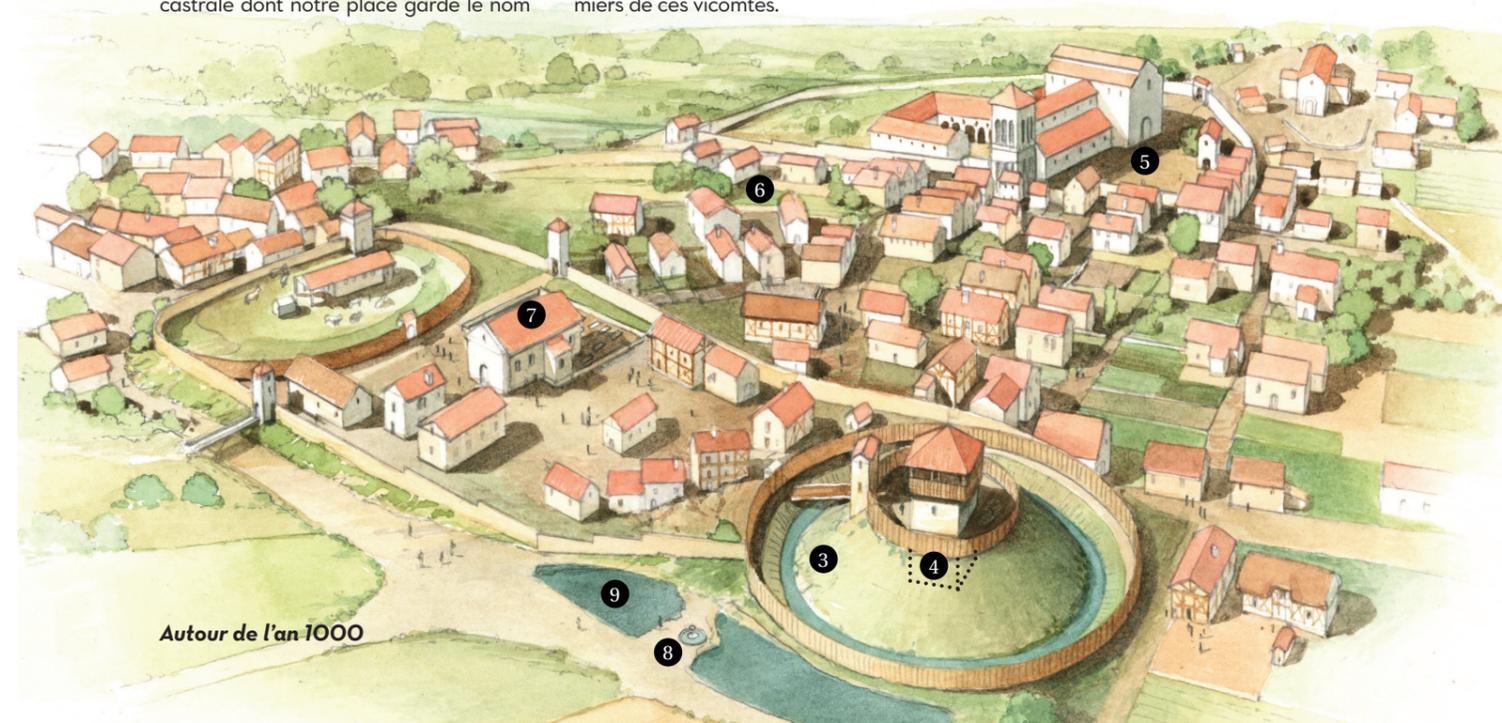
On sait que Limoges était l'un des centres de pouvoir du royaume carolingien

d'Aquitaine et que Louis, fils et successeur de Charlemagne, y passa une bonne partie de sa jeunesse. Mais à partir de la fin du 9^e siècle, les monarques, très occupés plus au nord, délèguent leurs pouvoirs sur place à des fidèles qui vont assez vite s'approprier la fonction et le titre de vicomte, des vicomtes dépendant théoriquement de comtes (d'abord celui de Toulouse puis celui de Poitiers) eux aussi très occupés. Le vaste bâtiment quadrangulaire dont on a retrouvé les vestiges sous la place de la Motte pourrait avoir été la résidence des premiers de ces vicomtes.

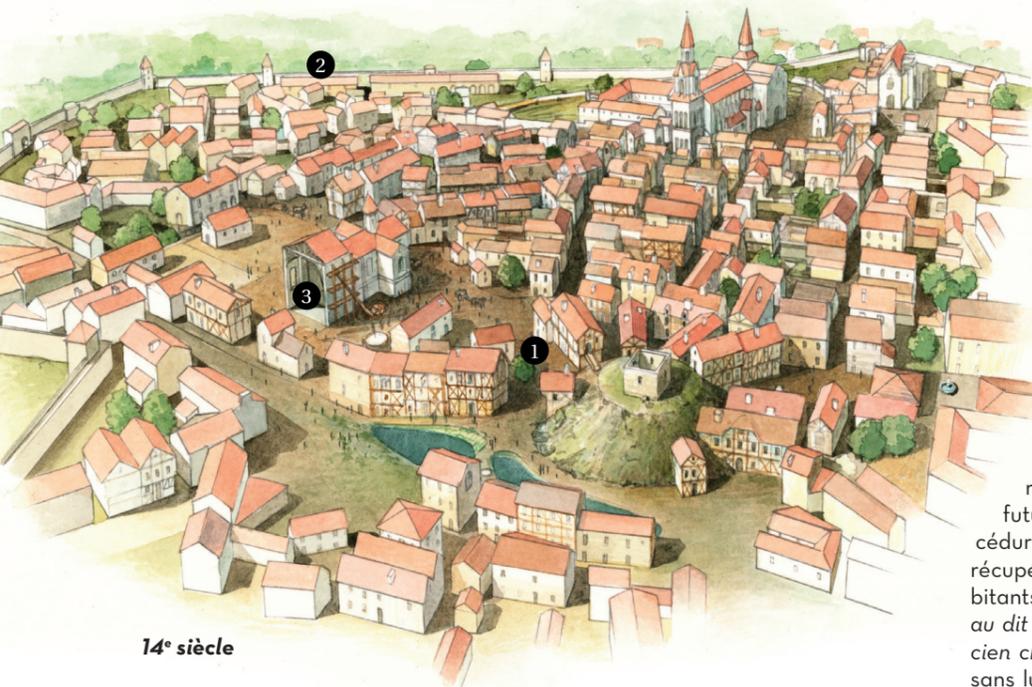


Époque romaine

Correspondant exactement à l'emplacement d'un pâté de maisons 1 au nord-ouest de la ville romaine 2 (ci-dessus), la motte vicomtale 3 (ci-dessous) est édifiée aux alentours du 10^e siècle à partir d'un bâtiment officiel carolingien qui aurait servi de fondation 4. Elle forme avec Saint-Martial 5 l'un des pôles de l'agglomération du Château de Limoges 6. Sa chapelle 7 deviendra l'église de Saint-Michel des Lions et l'eau arrive par une ancienne conduite romaine à la fontaine d'Aigoulène 8 qui alimentera bientôt deux étangs 9 pratiques pour l'élevage des poissons et la lutte contre les incendies.



Autour de l'an 1000



14^e siècle

Le lotissement des contreforts de la Motte vicomtale par des bâtiments privés a commencé dès le 13^e siècle du côté de la rue Pennevayre ❶ tandis que le quartier se transforme et se densifie au 14^e siècle (ci-dessus) à l'intérieur de la nouvelle muraille ❷ du Château de Limoges et que l'on construit l'église de Saint-Michel des Lions ❸.

Et comme cette résidence était un peu éloignée des remparts de la cité de l'évêque autour de sa cathédrale et même de l'enclos bâti par l'abbé de Saint-Martial autour de son abbaye, le vicomte fit comme à peu près tous les seigneurs de son temps au 10^e siècle : il transforma sa résidence en motte castrale, c'est à dire en proto-château-fort avec tour, talus et fossés. Cela permettait de se défendre plus efficacement contre les concurrents, d'abriter quelques protégés et d'affirmer son pouvoir sur la contrée. Cette motte vicomtale devint rapidement un point d'appui fortifié de la nouvelle ville qui prospéra à partir du 11^e siècle sous le nom de Château de Limoges. Pour mieux la défendre, un premier rempart relia d'abord simplement la motte à l'enclos Saint-Martial avant qu'un second rempart, couvrant une surface beaucoup plus vaste, soit bâti par les habitants au 12^e siècle.

Dans ce grand ensemble, la motte vicomtale perdit un peu de sa superbe.

Il faut dire que nos vicomtes ne furent jamais vraiment les maîtres de Limoges où l'évêque contrôlait sa cité et l'abbé de Saint-Martial un peu plus que son enclos. Sans parler des tutelles de plus en plus pressantes du duc d'Aquitaine (aussi roi d'Angleterre à partir du 12^e siècle) et du roi de France. Sans parler surtout des habitants de plus en plus nombreux et entreprenants du Château de Limoges, représentés par leur Consulat, qui contestaient vivement son autorité et lui firent même parfois la guerre. Le vicomte préférait donc résider dans ses terres et ses châteaux au sud, entre Limousin, Périgord et Quercy, un vaste domaine que la famille vicomtale semble avoir possédé dès l'origine. Une famille qui put affirmer sa puissance grâce à sa longévité : de Hildegare, premier vicomte attesté au début du 10^e siècle, à Guy VI au 13^e, une bonne douzaine de vicomtes se sont succédé presque toujours de père en fils. Ensuite, le passage du titre dans d'autres familles, les ducs de Bretagne puis les comtes de Blois

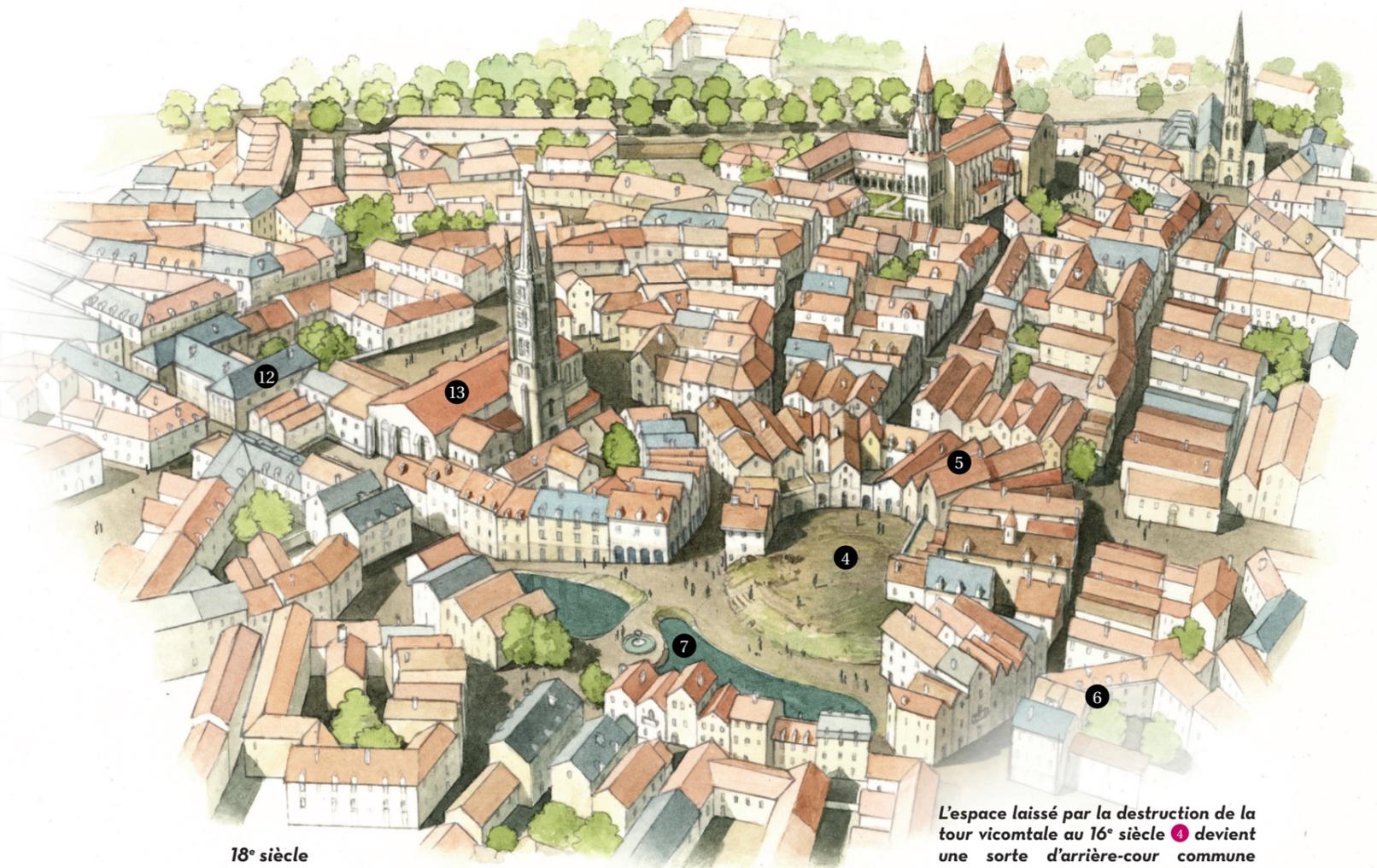
et les seigneurs d'Albret, rendit la présence du vicomte en ville de plus en plus rare et transparente ; et le statut de leur Motte de moins en moins évident. Apparemment loué à des particuliers, le bâtiment se dégrade avant de disparaître aux alentours du 16^e siècle tandis que des logements envahissent peu à peu tous ses abords.

Au milieu du 16^e siècle, en 1544,

la vicomtesse de Limoges, Jeanne d'Albret, par ailleurs reine de Navarre et mère du futur Henri IV, entame une procédure au Parlement de Paris pour récupérer les lieux et forcer les habitants à « lui faire construire et bâtir au dit lieu un château au lieu de l'ancien château » qu'ils auraient démolé sans lui demander la permission. Les habitants sont condamnés mais ne semblent pas s'exécuter. Alors 22 ans plus tard, en 1566, la reine de Navarre, qui a plus besoin d'argent en ces débuts des Guerres de religion que d'un château dans une Limoges hostile, renonce à la place de la Motte et à la reconstruction du château en échange d'une somme d'argent de 10 000 livres versées par le Consulat.

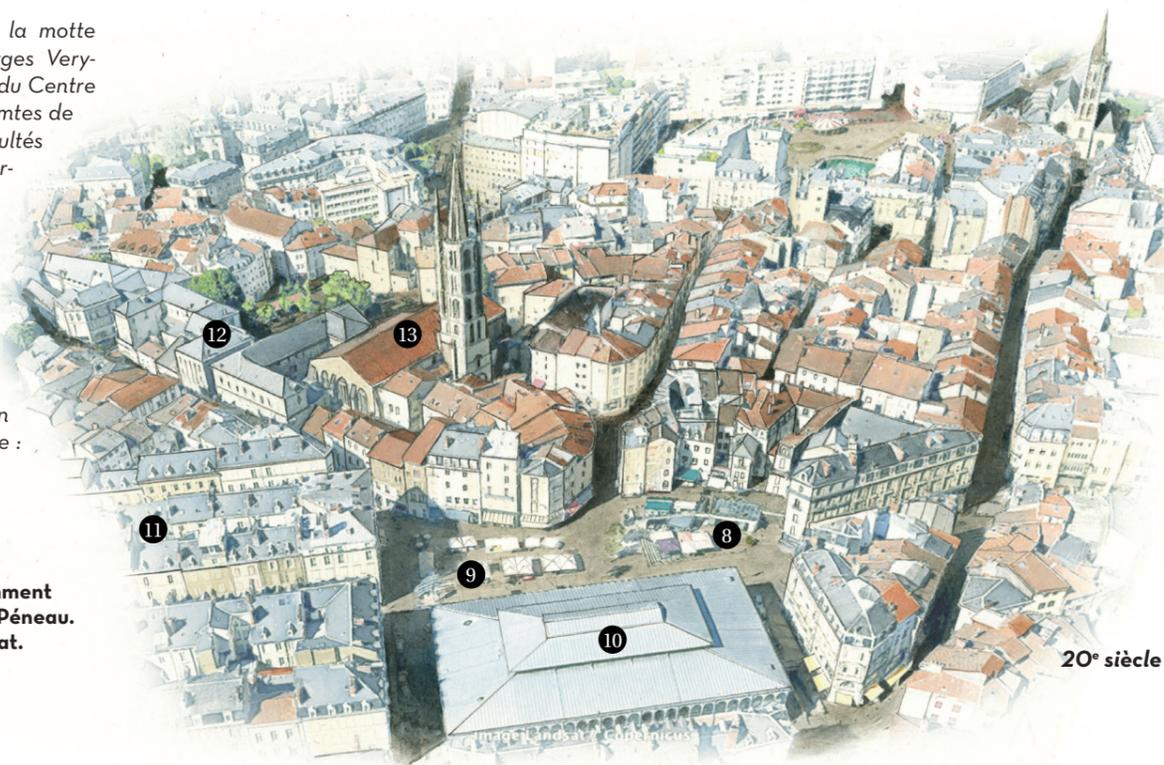
À lire : Le lotissement de la motte vicomtale à Limoges, Georges Veynaud, *Revue Archéologique du Centre de la France*, 1979 ; Les vicomtes de Limoges et l'abbaye : difficultés et enjeux d'un pouvoir urbain (X^e-XIV^e s.), Didier Delhoume, *Saint-Martial de Limoges, ambition politique et production culturelle (X^e-XIII^e siècles)*, PULIM 2006 ; *Recueil des actes des vicomtes de Limoges*, Vincent Roblin, Droz 2009 ; *Pouvoirs et territoires en Aquitaine du VII^e au X^e siècle : enquête sur l'administration locale*, Jean-François Boyer, Franz Steiner Verlag 2018.

Réalisation : Studio Différemment
Illustrations : Jean-François Péneau.
Texte : Jean de Saint Blanquat.



18^e siècle

L'espace laissé par la destruction de la tour vicomtale au 16^e siècle ❹ devient une sorte d'arrière-cour commune des nombreuses maisons bâties sur ses flancs ❺ et que l'on appelle place de la Motte. Au 18^e siècle (ci-dessus), on trouve qu'elle « n'est susceptible ni ne mérite aucune décoration : elle ne laisse qu'une issue extrêmement étroite où peu de gens se hasardent de passer à pied ». La facilité de l'arrivée d'eau a favorisé l'installation des bouchers en contrebas ❻ (quartier de la Boucherie) et des poissonniers près des étangs ❼ mais fragilise les constructions : les habitants obtiennent à partir de la Révolution un abaissement de la place ❽ qui s'accompagne d'un comblement des étangs ❾ remplacés par des premières halles. Aujourd'hui (à gauche), les Halles centrales ❿ construites plus de 20 ans après le grand incendie de 1864, occupent la majeure partie du site. Le grand incendie a aussi forcé à reconstruire le quartier vers la place d'Aine ❶ où le Palais de justice héritier du Présidial ❷ de l'Ancien Régime (contre Saint-Michel des Lions ❸) rappelle que le vicomte était chargé de rendre la justice au nom du roi.



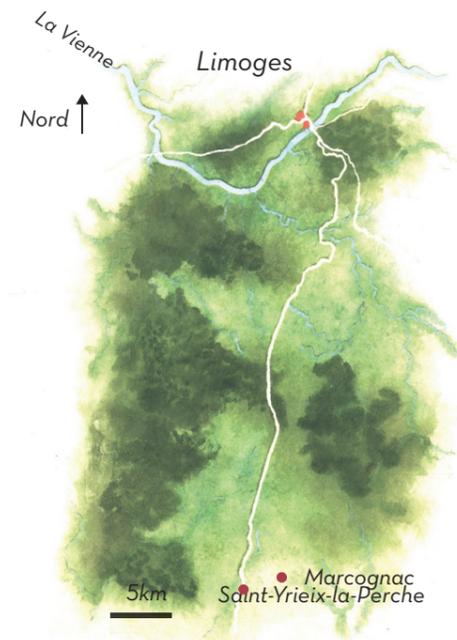
20^e siècle

Limoges et la porcelaine : à l'origine était le kaolin

On le cherchait partout. C'est finalement à Saint-Yrieix que l'on trouva, non sans mal, il y a très exactement 250 ans, le kaolin, cette précieuse argile blanche qui allait permettre la fabrication de porcelaine en France puis surtout à Limoges.

« **Le séjour que je fais de temps en temps à King-te-tching** pour les besoins spirituels de mes néophytes m'a donné lieu de m'instruire de la manière dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée et qu'on transporte dans toutes les parties du monde »,

écrit en 1712 le missionnaire jésuite François-Xavier d'Entrecolles. Un missionnaire qui, ça ne s'invente pas, est limougeaud, et fait là ce qu'on appellerait aujourd'hui de l'espionnage industriel. Car point de porcelaine à l'époque hors de Chine (et donc à Limoges) puisque l'on peine à trouver l'un des deux matériaux nécessaires à sa fabrication : une terre « blanche et très fine au toucher » appelée en chinois kaolin, c'est à dire haute colline, nom de l'une des carrières d'où on l'extrait.



C'est à Marcognac, près de Saint-Yrieix, qu'on a trouvé en 1768 le premier gisement de kaolin.



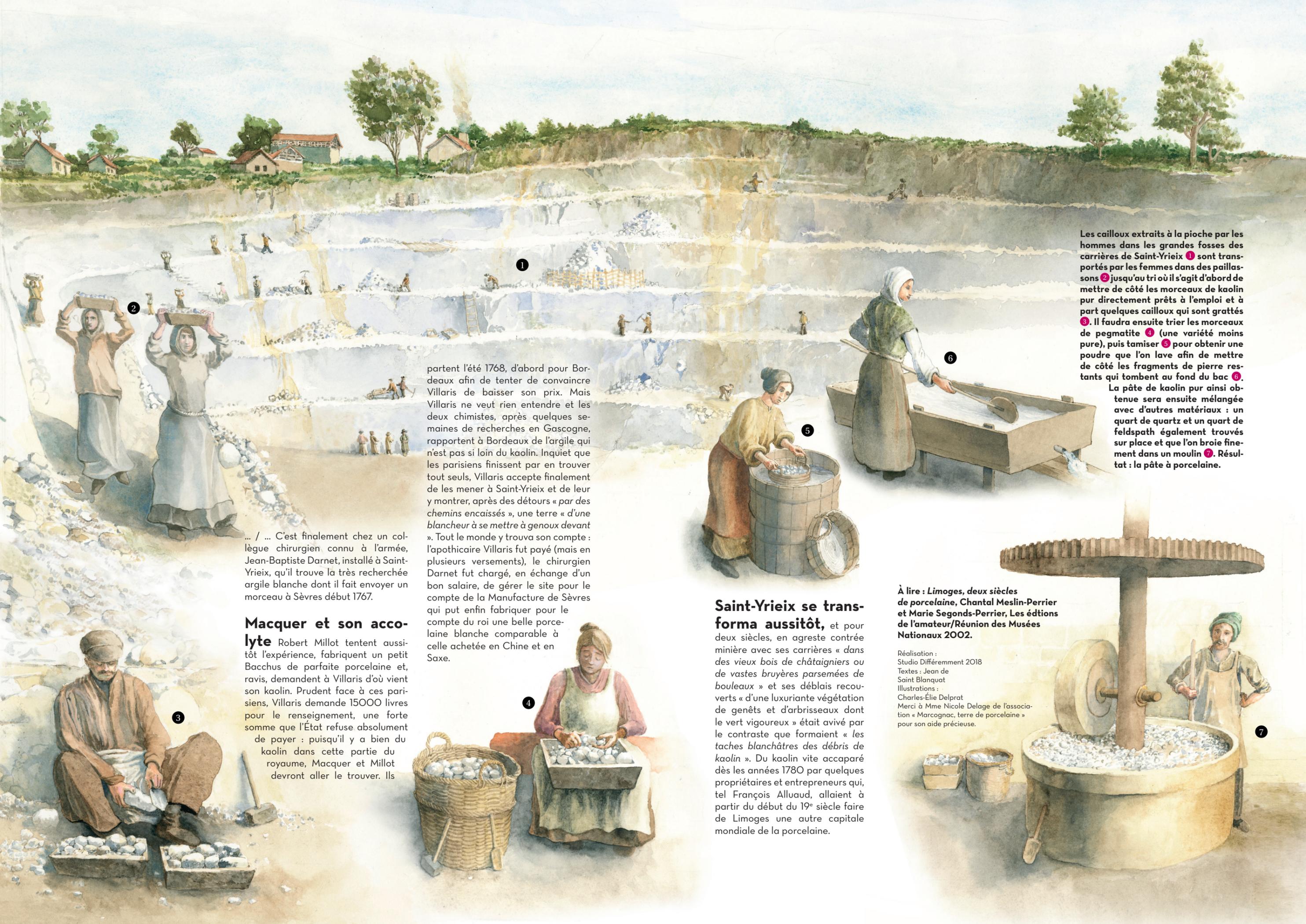
Les précieux renseignements du missionnaire limougeaud arrivent

dans une Europe qui commande très cher d'énormes quantités de porcelaine à la Chine et tente par toutes sortes de moyens d'en fabriquer une aussi belle et surtout moins chère. Lorsque l'on découvre du kaolin en Saxe et que les manufactures de ce petit royaume allemand se mettent à leur tour à fabriquer de la belle porcelaine blanche, l'enjeu devient stratégique pour le royaume de France et pousse Louis XV à créer une manufacture d'État à Sèvres, tout près de Versailles. Mais sans kaolin, comment faire ?

Ce kaolin est très pur, mais d'où vient-il ? Réunion tendue à l'automne 1768 chez l'apothicaire Villarès à Bordeaux avec l'archevêque et les deux envoyés de la Manufacture de Sèvres Macquer et Millot (qui ont apporté le petit Bacchus fabriqué avec du kaolin de Saint-Yrieix).

C'est encore une fois un ecclésiastique (mais

pas limougeaud cette fois), l'archevêque de Bordeaux M^{gr} de Lussan, qui va s'intéresser au problème après une conversation en 1765 avec le chimiste Pierre-Joseph Macquer de la Manufacture de Sèvres. De retour à Bordeaux avec un échantillon de kaolin chinois, Lussan le montre au meilleur chimiste local, l'apothicaire Marc-Hilaire Villarès qui se met aussitôt en quête. ... / ...



Les cailloux extraits à la pioche par les hommes dans les grandes fosses des carrières de Saint-Yrieix ① sont transportés par les femmes dans des paillassons ② jusqu'au tri où il s'agit d'abord de mettre de côté les morceaux de kaolin pur directement prêts à l'emploi et à part quelques cailloux qui sont grattés ③. Il faudra ensuite trier les morceaux de pegmatite ④ (une variété moins pure), puis tamiser ⑤ pour obtenir une poudre que l'on lave afin de mettre de côté les fragments de pierre restants qui tombent au fond du bac ⑥. La pâte de kaolin pur ainsi obtenue sera ensuite mélangée avec d'autres matériaux : un quart de quartz et un quart de feldspath également trouvés sur place et que l'on broie finement dans un moulin ⑦. Résultat : la pâte à porcelaine.

partent l'été 1768, d'abord pour Bordeaux afin de tenter de convaincre Villaris de baisser son prix. Mais Villaris ne veut rien entendre et les deux chimistes, après quelques semaines de recherches en Gascogne, rapportent à Bordeaux de l'argile qui n'est pas si loin du kaolin. Inquiet que les parisiens finissent par en trouver tout seuls, Villaris accepte finalement de les mener à Saint-Yrieix et de leur y montrer, après des détours « par des chemins encaissés », une terre « d'une blancheur à se mettre à genoux devant ». Tout le monde y trouva son compte : l'apothicaire Villaris fut payé (mais en plusieurs versements), le chirurgien Darnet fut chargé, en échange d'un bon salaire, de gérer le site pour le compte de la Manufacture de Sèvres qui put enfin fabriquer pour le compte du roi une belle porcelaine blanche comparable à celle achetée en Chine et en Saxe.

... / ... C'est finalement chez un collègue chirurgien connu à l'armée, Jean-Baptiste Darnet, installé à Saint-Yrieix, qu'il trouve la très recherchée argile blanche dont il fait envoyer un morceau à Sèvres début 1767.

Macquer et son accolyte Robert Millot tentent aussitôt l'expérience, fabriquent un petit Bacchus de parfaite porcelaine et, ravis, demandent à Villaris d'où vient son kaolin. Prudent face à ces parisiens, Villaris demande 15000 livres pour le renseignement, une forte somme que l'État refuse absolument de payer : puisqu'il y a bien du kaolin dans cette partie du royaume, Macquer et Millot devront aller le trouver. Ils

Saint-Yrieix se transforma aussitôt, et pour deux siècles, en agreste contrée minière avec ses carrières « dans des vieux bois de châtaigniers ou de vastes bruyères parsemées de bouleaux » et ses déblais recouverts « d'une luxuriante végétation de genêts et d'arbrisseaux dont le vert vigoureux » était avivé par le contraste que formaient « les taches blanchâtres des débris de kaolin ». Du kaolin vite accaparé dès les années 1780 par quelques propriétaires et entrepreneurs qui, tel François Alluaud, allaient à partir du début du 19^e siècle faire de Limoges une autre capitale mondiale de la porcelaine.

À lire : Limoges, deux siècles de porcelaine, Chantal Meslin-Perrier et Marie Segonds-Perrier, Les éditions de l'amateur/Réunion des Musées Nationaux 2002.

Réalisation : Studio Différemment 2018
Textes : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Charles-Élie Delprat
Merci à Mme Nicole Delage de l'association « Marcognac, terre de porcelaine » pour son aide précieuse.

